

## LA MONTÉE DES RATS – COMMENTAIRE LITTÉRAIRE

Lorsque Camus commence la rédaction de *La Peste* dès 1941, il est à Oran, contraint par les événements de 1940 à se replier en Algérie. Sous l'influence de Melville, il réfléchit à la possibilité d'écrire un roman allégorique, qui pourrait se lire à plusieurs niveaux ; lors de la publication du roman en 1947, les lecteurs en seront avertis par une épigraphe empruntée à Daniel De Foe : « Il est aussi raisonnable de représenter une espèce d'emprisonnement par une autre que de représenter n'importe quelle chose qui existe réellement par quelque chose qui n'existe pas. » Ainsi, Camus se donne le moyen de parler du réel, et des événements historiques qui se déroulent alors, par l'intermédiaire d'une fiction située en un lieu réel, Oran, mais en un temps fictif... aisément repérable : 194., pour suggérer des faits à la fois situables dans les années quarante du XX<sup>e</sup> siècle, et dans un temps universel permettant de généraliser.

Le texte que nous allons étudier à présent est à **cet égard** très représentatif du projet de Camus. Il se situe au début du roman, à un moment où les Oranais commencent à s'inquiéter d'un curieux phénomène : des rats morts envahissent la ville et la quantité de plus en plus importante de cadavres résiste à tous les efforts d'éradication. C'est le début d'une prise de conscience et en même temps d'une impuissance, puisque faute d'avoir identifié la cause de ces morts les autorités ne peuvent pour l'instant rien y changer.

Ce qui frappe au premier abord dans **ce** texte, évidemment, ce sont les techniques par lesquelles Camus suggère l'accumulation et l'élargissement du phénomène ; mais une analyse un peu plus approfondie permet de retrouver, par delà le prétexte d'une épidémie incompréhensible, des structures qui rappellent celles du *Mythe de Sisyphe* : il s'agit de mettre en scène de manière propre à frapper l'imagination les caractéristiques principales de l'Absurde. Et si on pousse encore un peu plus loin l'analyse en gardant à l'esprit le projet défini dans l'épigraphe, on peut supposer que par-delà l'évocation de ce qui sera bientôt identifié comme une épidémie de peste, Camus en suggère d'autres, symboliques cette fois, et facilement situables dans le contexte de la Deuxième Guerre Mondiale : l'époque de composition de l'oeuvre et sa date de parution y invitent fortement...

\*

**Mais avant de** se lancer dans des lectures allégoriques, on peut étudier le texte « au premier degré », puisqu'aussi bien il raconte avant tout, le titre de l'oeuvre nous en informe immédiatement, l'histoire d'une épidémie de peste. Pour suggérer l'ampleur du phénomène, la mort des rats, qui dans toute épidémie de ce genre précède celle des hommes, Camus emploie essentiellement deux techniques : l'accumulation et l'élargissement.

L'effet d'accumulation, **en premier lieu**, réside dans le choix du lexique et dans la gradation.

Camus utilise **en effet** plusieurs moyens de suggérer le nombre des rats morts. Le pluriel est évidemment omniprésent, avec les articles définis « les », les pronoms personnels sujets et objets « ils » et « les », les adjectifs possessifs « ses » et « leurs ». L'auteur établit parfois des distinctions dans cet ensemble : à la ligne è, il différencie « les uns » des « autres ». Parfois aussi, il isole « un cadavre encore frais » ; mais alors, c'est le nombre des témoins humains qu'il multiplie : « plus d'un promeneur » en « sen(t) sous son pied la masse élastique ». Cependant, le plus souvent, il cherche des images qui rendent compte d'une quantité trop importante pour qu'on distingue des unités ; c'est ainsi qu'on trouve successivement dans le texte une « récolte », des « groupes », des « files », des « petits tas ».

**En outre**, Camus suggère l'évolution et l'aggravation du phénomène : on trouve dès le début du texte le verbe « s'aggrava » qui donne la tonalité d'ensemble. Mais c'est surtout l'augmentation du nombre qui est rendue sensible par les comparatifs : « plus abondante » et « de plus en plus nombreuses », ce qui se résume par le participe « croissant ». On peut aussi remarquer dans les deux premières phrases du texte un jeu expressif de sonorités : "Mais dans les jours qui suivirent, la situation s'aggrava. Le nombre des rongeurs ramassés allait croissant". Dans ces deux phrases en effet, les allitérations en sifflantes [s] et en liquides [R] fréquemment associées à une occlusive [gR], [bR], [kR] accentuent l'effet de menace sourde et de répétition du phénomène ; parallèlement, les assonances en palatales [a] insistent elles aussi sur l'effet de récurrence qui le caractérise. Enfin, le rythme de certaines phrases suggère cet élargissement progressif : « Des réduits (3), des sous-sols (3), des caves (3), des égouts (3), ils montaient (3) en longues files titubantes (8) pour venir vaciller à la lumière (10), tourner sur eux-mêmes (5) et mourir près des humains (7) ». Dans cette phrase, la répétition obsessionnelle d'une même mesure 3/3/3/3/ finit par s'élargir en deux temps 8/10 : les rats, implacablement, montent au grand jour ; puis les segments se raccourcissent en 5/7 pour mieux rendre compte de l'agonie des rongeurs. Ainsi, lexique et effets prosodiques s'associent pour créer une impression désagréable d'invasion impossible à contrer.

**De plus**, l'aggravation est rendue sensible par le traitement des lieux qui eux aussi vont s'élargissant : l'auteur suggère nettement que les rats envahissent progressivement la ville, en détaillant les différentes étapes de leur parcours, une montée puis une dispersion horizontale.

Trois verbes indiquent d'emblée le mouvement initial des rats : « sortir », « monter », et « venir (...) à la lumière ». C'est assez étrange pour des animaux qui d'ordinaire vivent cachés dans des lieux obscurs que détaille Camus : « des réduits, des sous-sols, des caves, des égouts ». Il semble donc que les rats quittent leur territoire pour envahir celui des hommes : la surface de la terre et les lieux urbains.

**Mais** cette invasion s'organise de manière progressive. Si les rats commencent par « les couloirs ou les ruelles », ils choisissent des lieux étroits, rendus sombres par leur exigüité, et de plus, ils les occupent pendant « la nuit ». Ainsi, le passage de leurs lieux favoris à ceux des hommes se fait de manière insensible : ils retrouvent pour l'instant chez les hommes l'obscurité de leurs repères. Mais la menace se fait plus pressante à la phrase suivante : cette fois, c'est « le matin » qu'on les rencontre. Certes, il peut être normal de trouver des rats dans « les faubourgs », lieux traditionnellement réservés dans les pays défavorisés à des populations qui vivent dans une hygiène relative, sur les décharges ou dans des bidonvilles, mais la proximité commence à se faire plus grande, d'autant que deux lignes plus bas ils ont atteint « la ville même ». Là encore, la dispersion se fait de manière progressive : d'abord les lieux de passage, « paliers » et « cours », puis les lieux publics, « halls administratifs », « préaux d'écoles », « terrasse des cafés », enfin l'ensemble de la ville dont Camus évoque rapidement la topographie, pour donner l'impression que tout est envahi : « la place d'Armes, les boulevards, la promenade du Front-de-Mer ».

**Ainsi**, par ces techniques d'accumulation et d'élargissement, Camus parvient à rendre perceptible l'angoisse qui peut naître d'une invasion qui progresse à vue d'oeil. Puisque l'aggravation est constante, jusqu'où pourra-t-on aller dans le dégoût ? Mais surtout, que faire pour agir et empêcher un tel phénomène ?

\*

Agir et prendre des mesures supposerait qu'on ait déterminé la cause d'une telle migration. **Or**, par son absence de signification, le phénomène que décrit Camus rappelle, mais d'une manière concrète, ce qu'il a souvent évoqué dans ses oeuvres précédentes de manière abstraite puisque philosophique : l'Absurde. Tout en effet dans ce texte, de sa structure à sa thématique, le met en évidence.

**En effet**, si on étudie **d'abord** la structure de ce paragraphe, on peut dégager trois étapes que marquent nettement les temps ou les modes des verbes. Les trois premières lignes sont consacrées à la prise de conscience du phénomène, considéré comme un bouleversement total du cours normal des choses, et à ce titre évoqué au passé simple : « la situation s'aggrava », « dès le quatrième jour, les rats commencèrent à sortir ». Mais ensuite une sorte de routine s'installe : les imparfaits qui scandent les deux tiers du texte l'expriment abondamment : « ils montaient », « on les trouvait », « ils venaient mourir », « la ville les retrouvait ». La ville s'installe dans l'anormal et le temps se déroule suivant le principe de la durée et de la répétition. Face à l'inexplicable, on n'a d'autre recours que de formuler des hypothèses, ce qu'expriment le conditionnel passé : « on eût dit » et le subjonctif : « qu'on envisage ». Le texte mime donc dans son déroulement la découverte, l'accoutumance et la perplexité de qui se trouve confronté à des faits absurdes dont il prend subitement conscience.

**Car** c'est bien d'Absurde qu'il s'agit. Rappelons-nous ses principales caractéristiques, telles qu'elles peuvent être mises en évidence par exemple dans le texte fondateur qu'est la fin du *Mythe de Sisyphe* : omniprésence de la mort, récurrence, absence de cause perceptible, donc absence d'espoir.

La mort **en premier lieu** donne sa tonalité au texte. Le verbe « mourir » apparaît à trois reprises, et la représentation physique de la mort se fait par l'intermédiaire d'un « cadavre encore frais » et de détails plus réalistes encore : le « sang », la raideur (« raidis ») et la putréfaction (« gonflés et putrides »). Quant à la souffrance des rongeurs à l'agonie, elle est clairement exprimée par les assonances en voyelles aiguës [i] : « ils montaient en longues files titubantes pour venir vaciller à la lumière » et « la nuit, dans les couloirs ou les ruelles, on entendait distinctement leurs petits cris d'agonie ».

Cette mort, **en second lieu**, est récurrente : les rats meurent, on enlève leurs cadavres, d'autres meurent, on poursuit la récolte, et ainsi de suite. Pour exprimer cette répétition interminable, Camus, nous l'avons vu, multiplie les imparfaits, et joue sur les temps et la longueur de ses phrases : ainsi, il évoque un premier cycle de « jour » et de « nuit » en deux phrases de six lignes en tout. Plus bas dans le texte, le même cycle de l'« aube » à la « journée » puis à la nuit avec son « promeneur nocturne » est ramassé en une seule phrase de trois lignes seulement. Les morts s'intensifient, le temps s'accélère, la collecte commence à devenir

problématique puisque les autorités municipales sont en passe d'être débordées. Par ailleurs, l'effet de récurrence naît de la répétition délibérée d'un certain nombre de mots : loin d'être une maladresse stylistique, cette répétition accentue l'impression de mécanique des morts et du ramassage. Ainsi, on relève à plusieurs reprises les mots : « matin », « monter », « sang », « ville » et la variante « stupéfaits » et « stupéfaction ». De telles reprises miment stylistiquement les cercles incessants de l'Absurde.

Pourquoi une **telle** impression de cercle sans fin ? Parce que, faute d'une explication valable à apporter au phénomène, personne ne peut proposer de solution précise : ramasser des rats morts n'empêche en aucune manière d'autres rats de venir mourir à leur tour. Ainsi, sauf hasard ou miracle, il n'y a guère d'espoir de voir rapidement la fin de cette désagréable situation. Tout cela manque singulièrement de sens et de direction (pour l'instant on tourne en rond) : l'absurde trouve ici une illustration impressionnante.

Une hypothèse commence **cependant** à se faire jour ; la fin du texte propose en effet une sorte d'explication métaphorique : le conditionnel « on eût dit » introduit une phrase dominée par le champ lexical de la médecine : « se purgeait », « humeurs », « furoncles », « sanies » et « sang épais » sont des termes techniques qu'on rencontrait déjà chez Molière et qui suggèrent un bouleversement intérieur qu'une bonne saignée permettrait de soulager en purifiant l'organisme. Ce vocabulaire médical utilisé par le narrateur suggère donc une piste possible... et il faudrait être très naïf ou très distrait ou totalement ignorant du contenu de l'oeuvre pour ne pas comprendre à ce stade-là qu'il s'agit d'une épidémie dont le titre donne la clef : c'est la peste qui est en train d'envahir la ville.

Si nous rassemblons **donc à présent** ce que l'étude du texte nous a appris, nous pouvons dire que les techniques d'accumulation et d'élargissement utilisées par Camus pour créer une impression de menace diffuse sont doublées par des effets de récurrence qui traduisent presque visuellement l'angoisse et la perplexité qu'on peut éprouver devant le début d'une épidémie non encore identifiée. Mais l'utilisation à la fin du texte d'une métaphore médicale nous invite à chercher éventuellement d'autres comparants que celui de la médecine. Si le phénomène qu'évoque Camus dans cette oeuvre écrite pendant la guerre faisait référence à d'autres perturbations, historiques en particulier ?

\*

Nous le signalions dès l'introduction : l'épigraphe que le lecteur trouve en tête du roman l'invite nettement à orienter sa lecture suivant des axes différents : l'oeuvre est allégorique, et permet plusieurs interprétations simultanées. Ainsi, nous pourrions émettre un certain nombre d'hypothèses, en prenant les précautions d'usage, puisqu'il ne faut évidemment pas forcer le texte et lui faire dire ce qu'il ne dit pas... A titre d'hypothèse donc, nous nous demanderons si à travers la description impressionnante de la montée des rats vers la lumière et vers la mort Camus ne nous donne pas à lire en filigrane une évocation des débuts du nazisme, ou des désastres de la Deuxième Guerre Mondiale.

L'interprétation historique **la plus « évidente »** est celle de la montée du nazisme. On peut la justifier sous l'angle psychocritique et socio-historique essentiellement.

Si on se souvient **en effet** des analyses freudiennes sur l'inconscient et les pulsions du « ça » normalement réprimées par ce qu'on appelle le sur-moi, c'est à dire la pression sociale, on peut lire avec une autre perspective les images du début du texte qui évoquent la montée des profondeurs (« des réduits, des sous-sols, des caves, des égouts », tous lieux associés dans l'imaginaire au mystère, au sordide, à l'impur) et les mêmes images médicales qui concluent le paragraphe avec ces « furoncles et (ces) sanies » que la terre « laissait monter à la surface » : peut-être ces métaphores suggèrent-elles la libération des pulsions barbares et meurtrières qui se sont tant exprimées dans les bureaux de la Gestapo ou dans les camps de concentration. Réprimées dans une société « normale », ces pulsions se sont trouvées libérées avec l'accession au pouvoir du parti nazi, dont un des éléments du programme spécifiait explicitement l'élimination physique d'une race de la surface de la terre.

Si on développe cette interprétation, on peut alors assimiler l'expansion des rats dans les faubourgs puis au coeur des villes à celle des idées nazies qui ont gagné d'abord les milieux défavorisés, désespérés par le chômage et la crise économique des années trente, avant de gagner les milieux intellectuels, industriels et militaires sur le thème de la revanche à prendre sur la défaite de 1918.

**Enfin** la totale incompréhension des Oranais, jusque là bien à l'aise dans leur « petite ville si tranquille », rappelle l'inconscience ou la naïveté des observateurs qui n'ont pas vu venir, ou n'ont pas assez craint, la montée des dangers. A cet égard, on peut comparer au texte de Camus la scène du film de Bob FOSSE, *Cabaret*, dans laquelle les trois personnages principaux se retrouvent dans la campagne berlinoise des années

1930 : il fait beau, on discute de tout et de rien, un jeune homme d'apparence innocente se lève et entonne un chant qu'on pourrait croire inspiré par la joie de vivre... Mais la caméra opère un léger travelling : le jeune homme porte un brassard à croix gammée. Un deuxième se lève, puis un troisième, puis toute l'assistance. La scène est construite en élargissement et en crescendo, comme celle de Camus. A la fin du chant, le jeune homme salue bras tendu, à la manière nazie... Toute l'assistance communique dans la même exaltation nationaliste. Et le plus lucide des héros demande à son ami allemand : « Vous croyez toujours que vous les mettez au pas ? » Lui a déjà compris que l'épidémie est tellement bien engagée qu'elle ne peut plus être enrayée.

A cette interprétation sur la montée progressive de la « peste brune » puisque c'est ainsi qu'on désigne le nazisme, on peut en **ajouter** une deuxième en se fondant sur l'importance extrême accordée aux quantités de morts dans le texte de Camus. En effet, si les rats meurent en grand nombre, c'est, nous l'apprendrons bientôt, qu'ils sont pestiférés : après les avoir exterminés, leurs puces passeront aux humains et l'épidémie se propagera d'une autre manière. Nous pouvons donc dire que les rats sont les premières victimes de la peste. Cherchons à présent des comparants historiques : qui a subi des pertes considérables pendant la guerre ? Les « files » font-elles allusion aux soldats dans les défilés, ou aux civils affamés qui faisaient la queue devant des magasins vides, ou aux troupeaux de juifs entrant dans les camps de concentration et dans les chambres à gaz ? Les « tas » sont-ils ceux des soldats tués sur les champs de bataille, dans les plaines de Stalingrad ou sur les côtes du Débarquement en Normandie par exemple ? Il faut ici être extrêmement prudent et ne pas sombrer dans le délire interprétatif : rien ne dit avec certitude dans ce texte que Camus pensait précisément à telles victimes plutôt qu'à telles autres. On peut tout au plus constater qu'il a laissé le champ libre à ses lecteurs.

Ce qui semble plus sûr **en revanche**, c'est l'assimilation des rats aux Juifs. Dans les films de propagande nazie en effet, les Juifs sont clairement assimilés à des bêtes nuisibles, qui pullulent en se reproduisant, et qu'il faut éliminer. Plus tard, les images américaines terribles des pelleuses, poussant les cadavres par paquets entiers dans les fosses des camps de concentration, rappelleront ces tas de rats que les Oranais découvrent jour après jour et dont ils ont tant de mal à se débarrasser. Il est probable en tout cas qu'un lecteur de 1947, traumatisé par les images des camps, opérait, lui, systématiquement le rapprochement.

\*

L'interprétation allégorique de ce texte semble **donc** fructueuse : Camus le donne à lire au moins sur deux niveaux, le plan de l'épidémie qui gagne implacablement du terrain, et celui des événements historiques récents. La montée des périls, l'expansion implacable du phénomène qui ne peut être arrêtée parce qu'on n'en connaît pas la cause ou parce qu'on n'y accorde pas assez d'attention, l'accroissement impressionnant des victimes, tout cela peut se lire comme un témoignage médical ou comme la relation d'un journaliste ou d'un historien évoquant le début de la catastrophe qui a fait basculer la civilisation au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

Nous pouvons cependant risquer une interprétation encore plus générale : pourquoi en effet associer dans un même texte l'évocation de l'Histoire et des structures d'analyse plus philosophiques de l'Absurde ? Parce que l'Histoire du XX<sup>e</sup> siècle met singulièrement en évidence pour un philosophe la barbarie qu'il y a dans chaque homme, son caractère de totale impuissance face à une transcendance historique, sa fragilité absolue face aux morts massives, et en même temps la grandeur qu'il y a à résister. En d'autres termes, l'évocation des morts en temps d'épidémie ou de guerre n'est qu'un cas particulier de la Mort qui frappe la condition humaine, et l'absence de cause perceptible ou la totale impuissance des hommes à enrayer le phénomène, qu'il soit médical ou historique, n'est qu'une autre manière de parler aussi du problème de Dieu, de ses relations avec l'humanité, et de l'attitude que peut adopter un homme face à ce qu'il perçoit comme absurde. Un tel texte peut donc aussi être lu sur un plan philosophique : cela lui donne une complexité et une profondeur supplémentaire.